Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittorèsque fait à Bade, Rastadt et Carlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chapitre 14. Le Chateau neuf

urn:nbn:de:bsz:31-301015

Visual Library

Bade.

Chapitre 14.

Le Chateau neuf.

Ce chateau neuf est encore bien vieux, et il n'est neuf que par comparaison au vieux chateau féodal en ruine placé au haut des monts qui entourent la ville de Bade; après la ruine de celui-ci, qui fut une suite de l'extinction du régime féodal, lorsqu'on ne fut plus obligé d'aller chercher un refuge sur les sommets des rochers que les chèvres ou les couleuvres pouvoient seuls atteindre, le Margrave Christophe vint occuper par un chateau nouveau, qu'il fit construire en 1417, le premier plateau au dessus des sources thermales. C'était une position admirablement choisie pour la vue, et les Romains en avoient été frappés, comme le Margrave en 1417: Ils l'avoient aussi occupés et une partie, dit-on, de ce chateau

neuf et bâtie sur d'anciennes fondations romaines. Que ce chateau de Rodolphe ait été ruiné par les guerres ou démoli par Philippe II, en 1579, qui le trouvait déjà trop vieux, dans tous les cas il fut reconstruit à cette époque par ce Margrave, et brûlé en 1689, par les Français lors de l'extravagant incendie du Palatinat. Mais bientôt il fut encore reconstruit, et cette fois tout-à-la moderne, sauf ce que l'on a pû utiliser de l'ancien qui y a laissé son cachet et ses armes. Ce n'est donc plus aujourd'hui un de ces chateaux, autrefois la terreur du pays d'alentour, qui ne retentissaient que du choc des épées, ou des gémissemens de malheureux prisonniers, l'on y voit, ni fossés profonds, ni murailles crénelées, ni tours menaçantes; il n'a ni herses, ni ponts-levis, ni machicoulis, ni meurtrières, c'est un paisible chateau de plaisance, que l'on ne trouve même plus assez plaisant pour nos goûts modernes, et qui est abandonné par ses maîtres.

En entrant dans la cour du chateau, rien de remarquable ne s'offre à la vûe, si ce n'est un gros

poisson bien noir, bien desséché, suspendu par des chaînes à la voute de la porte d'entrée. Il est là comme le dragon de la fable, gardien fidèle du chateau depuis plus de 200 ans. Ce poisson est un esturgeon monstrueux pris dans le Rhin, dès le tems où les Suédois guerroyent à l'entour. Rien de plus triste que cette cour d'entrée, une herbe épaisse en couvre les pavés et cette herbe était alors bonne à faucher. Des écuries à droite bâties sur des fondations romaines; à gauche, un amas incohérent de bâtimens; dans le fond, une façade sans architecture, sans grandeur, au milieu la porte d'entrée du bâtiment surmontée des armes de la maison de Bade, reste de l'ancien chateau de Philippe II. Un païon, un casque, deux longues cornes qui s'élancent en divergeant, composent ces armes, dont je n'entreprendrai pas de vous donner la signification ni l'origine, attendu que je ne les connais pas.

Pénétrez dans l'intérieur, votre curiosité ne sera guère plus satisfaite. Le rez-de-chaussé est abandonné, partant n'est pas visible. Montons donc au premier.

nous trouvons d'abord un corridor où sont appendus contre
la muraille les portraits d'un certain nombre de Vénérables
ou belliqueux Margraves de Bade*. Hermann Ier, tige
de la maison de Bade, commence la Série. Il est revêtu
d'un froc sous le coté de mailles, et a une chaine en
fer pour ceinture. Il foule aux pieds les couronnes et les
sceptres et ne s'appuye que sur un simple bâton. Moine
et guerrier, il semble le symbole de ces deux destinations
qui tour à tour ont été celles de la plupart des Seigneurs de ces
époques. C'est lui qui jetta les premiers fondements du vieux
Château. Mais un jour s'étant dégoûté de la grandeur de
ce monde, le bon homme, après avoir cédé la Couronne à
Hermann son fils, qui le suit dans la Série des portraits,
se retira comme fit depuis Charles-quint, dans le Monastère
de Cluny, où il mourût en odeur de Sainteté en 1074.

Dans cette Collection ducale, nous voyons encore
Christophe Ier, celui qui, comme nous l'avons dit, a rebâti
le Château neuf et vint l'habiter en 1517. Le Margrave
Philippe II, qui en changea la forme et les dispositions. Alors

* Voyez la note 18.

le vieux château existait encore, et formait la résidence
habituelle des Margraves de Bade. Christophe mourut
en 1527 et fut enterré à Bade. Il est la souche des
deux maisons de ce nom, la Branche aînée ou de
Bade-Baden, et la branche cadette de Bade-Durlach.

Mais poursuivons notre visite à ces défunts
altesses Sérénissimes; ce titre cependant ne leur fut
conféré qu'en 1660. Jean Bernard III fils de Christophe
1er. souche du rameau de Bade-Baden. Il introduisit les
réformes dans ses états et mourut en 1536. Philibert
qui lui succéda, fut tué à la bataille de Montcontour, en 1569.

Saluons en passant quelques uns de ces illustres
morts peu intéressants et arrivons au fameux Louis-
Guillaume. C'est le héros de la famille et l'un des
plus grands capitaines de l'époque, il excellait surtout
dans les campements et on le comparait à cet égard à
Pyrrhus et à César. C'est lui qui fit construire, entre
le Rhin et les montagnes, ces fameuses lignes de Stollhoffen,
où les impériaux furent forcés par Villard, en 1707. Il

gagna sur les Turcs la fameuse bataille de Mohacz en 1687 pendant laquelle il apprit l'incendie de sa ville par les français et en 1691 celle de Salankemen, où le grand Vizir Kiuprili perdit la vie, fit vingt six campagnes, commanda à vingt cinq diètes, livra treize batailles, où il fut presque toujours Vainqueur.

Son second fils, Auguste George, qui mourut en 1771, termine la branche aînée de Bade-Baden, dont l'héritage passe à la branche cadette de Bade-Durlach dans la personne de Charles-Frédéric qui réunit les deux rameaux de la maison de Bade et en forme un seul état, le Duché actuel de Bade. Ce Charles-Frédéric mourut en 1811. Son père, Charles Guillaume, bâtit la Ville de Carlsruh &c. et mourut en 1738.

Tous ces portraits portent sur la toile même, les noms, la date de la naissance et celle de la mort des personnages qu'ils représentent. J'aime cet usage de nos ancêtres, un portrait n'est pas un traité d'histoire que la composition indique d'une manière spéciale.

Ici, rien ne caractérise le personnage, sauf quelques rares exceptions où la mise en action rappelle quelque trait de sa vie et le fera reconnaître, comme le comte jetant son bâton de commandement dans les lignes de Fribourg. Mais pour la foule d'un portrait, ce ne sont que des toiles barbouillées de couleurs et sans intérêt; au moins lorsque le nom y est écrit, on sait à qui on a affaire.

Du corridor passons dans les chambres habitées, je veux dire habitables, c'est-à-dire meublées, car ce triste château est désert. Rien n'y décèle une magnificence souveraine (l'on s'étonne au contraire d'y voir tout aussi mesquin. Çà et là quelques coffres chinois, quelques vases peints placés dans des cadres portant les dates de 1690 et 1709, ont sans doute fait les honneurs comme chose fort curieuse, quelques petits portraits de la princesse Stéphanie, de son mari, de sa fille, de ses beaux-frères, rangés comme des ex-voto dans une chapelle et tels que pourrait les avoir la plus petite grisette de Carlsruhe, pendus à des murailles. Voilà cependant tout ce qui récrée les yeux des curieux dans les

premières pièces de ce modeste séjour. vient ensuite le boudoir de la princesse, petit réduit voûté auquel on s'est efforcé de donner un faux air gothique, avec deux ou trois vieilles chaises achetées chez quelque marchand de Bric-à-brac, et des vitraux de couleurs de 1597, 1616, 1624. Je vous fais grâce du reste, vous êtes sans doute mieux logé chez vous.

Dans le tems de gloire pour la France, où son Chef le grand Napoléon, comme protecteur de la Confédération du Rhin, imposait sa volonté toute puissante à tous ces petits princes et princesses de la rive droite, donnant aux uns des épouses, qu'ils acceptoient, aux autres des maris, qu'elles ne refusoient pas, il avait donné, vers 1810, Stéphanie Lapagerie, nièce de l'impératrice Josephine sa première femme, à Charles, Duc de Bade, alors régnant. Mais il mourût ne laissant que des filles, et la race Napoléonienne n'a pas même gardé ce petit débris de la grandeur de son chef.

Aujourd'hui Stéphanie est duchesse douairière de

Bade. Elle habite Mannheim, la première ville du grand duché pour la population, la seconde pour l'importance, puisque Carlsruhe est la résidence du Souverain et du gouvernement grand-Ducal. Chaque année Stéphanie vient passer les beaux jours de l'été à Bade; elle y habiterait autrefois cette triste et ennuyeuse demeure, Mais elle s'en est enfin lassée et vient de se faire construire dans la partie basse de la ville, au pied du Beerslich, un charmant pavillon, avec un délicieux jardin, d'où elle n'a plus que la vue de son Sépulcre d'autrefois.

Puisque nous venons de parler du Beerslich, nous devrons pour ne plus y revenir, que sur le sommet de cette colline l'on jouit de la vue de la Vallée de Bade dans sa plus grande beauté. Je n'en parle ici que sur sa réputation, car, ainsi que beaucoup d'autres, je n'y suis point monté. Mais voici un extrait de la description que l'on trouve dans un de ces mille ouvrages que l'on a écrit sur Bade et dont sont inondés les libraires et les marchands d'estampes du pays. "La Ville s'y

présente sous un aspect imposant; point de ces toits informes qui pourrissent le Paysage, les monuments les couvrent. Les principaux édifices s'élèvent presque en amphithéâtre les uns derrières les autres; l'Eglise, le chateau neuf, l'ancienne maison de conversation, le musée des antiques, les bains de Vapeur, le pavillon et les bosquets du jardin de la grande Duchesse Stéphanie, et tandis qu'à droite la Rue se termine au vieux chateau dont les ruines pittoresques jettent la variété des souvenirs sur cette scène d'actuelles beautés, à gauche la Rue se perd dans la Vallée du Rhin jusqu'aux Vosges. Montez sur le Boxstick, dans une belle soirée d'été, au moment où les derniers rayons du Soleil couchant frappent en vacillant la Verdure vitale des prés et des Collines, lorsque le ruisseau paraît roulez des ruisseaux de feu et qu'une Vapeur d'une teinte de pourpre couvre l'horizon lointain. La magie de la lumière jointe à la beauté imposante des formes, cause alors une vive émotion au spectateur. Le Soleil disparaît enfin derrière les montagnes, les ombres couvrent la Vallée, la fraîcheur du soir se fait sentir

sur la montagne, et toute la nature devint silencieuse autour de l'observateur ».

Mais revenons à notre château où nous n'avons pas tout vu. Sur le derrière du côté du jardin, une longue et plate façade, couverte de lierre grimpant, percée très-irrégulièrement de petites croisées grillées, donne au château, plutôt l'air d'une prison d'état que d'une habitation de plaisance. Devant cette façade s'étend un jardin anglais. Quelques massifs d'arbres, quelques petits tapis de verdure, quelques sentiers tournants, portent un caractère de solitude sombre, forment une promenade publique, mais dont les publiques s'éloignent. Si vous avez perdu votre argent au jeu, ou votre maîtresse au bal, si, enfin, vous êtes dans une disposition rêveuse et mélancolique, allez vous asseoir sur l'un des bancs de ce triste jardin, en face de cette écrasante et lugubre façade, des ruines du vieux château, de cette enceinte de noirs et sauvages montagnes, au milieu d'une solitude que l'oiseau même ne trouble pas; il n'est pas de lieu plus

propre aux tristes réflexions qu'amenent souvent après
elles les péripéties de la vie humaine. Il est bien à
suicide, aussi n'est-il fréquenté que des malheureux.

Là seul avec son cœur, il vient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux, épars dans sa carrière;
Quelquefois rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Le peu d'instans hélas! et si chers et si courts,
Les fleurs dans un désert, ces tems où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine.

(Delille)

Le jardin anglais est formé à l'est par une galerie au
pied de laquelle est un jardin formant terrasse appelé Le jardin
aux limaçons, parce qu'il est le séjour constant de milliers
de ces lâches et rampantes bêtes. C'est cependant le jardin des
fleurs, des orangers, et de bien d'autres végétaux dont se
nourrissent les vilains habitans. Il est aussi peu fréquenté
que son voisin l'anglais avec lequel il communique par une

carrière. La galerie est terminée par une tour surmontée d'une jolie rotonde. Cette tour a usurpé le nom de Dagobert, quoique ce vieux roi de France, que nos légendes ont tant illustrée, ne soit pour rien dans sa construction. La rotonde est élégante, un joli dôme est porté par des pilastres qui laissent entre eux des arcades cintrées, une jolie balustrade l'entourne, elle est précédée d'un balcon porté sur la corniche de la tour, et qui permet de faire, en dehors, le tour de la rotonde. La galerie et la tour sont regardées comme un reste du château bâti par Philippe 2, sur la fin du XVIe siècle, et brulé par les français dans le XVIIe. De cette tour on a vûes sur la ville, sur la Vallée de Meuse, sur le vieux château, sur les rochers et toute ce rideau de montagnes noirat, qui l'accompagnent. C'est là que la jeune femme sensible vient donner dans le calme de la solitude, une réflexion à ses pensées, un repos aux agitations du monde, et quelquefois une larme aux orages du cœur.

C'est sans doute liviée à quelques unes de ces

impressions; que repose, mollement couchée sur un banc de gazon, une de ces figures angéliques, que la riche Albion envoye quelquefois au Continent, pour nous donner une idée de ces créatures dont l'imagination décore les célestes demeures. Elle semble abandonnée aux vagues rêveries de ses pensées. Une atmosphère d'illusions semble l'envelopper et verser sur elle une douce rosée de sensations délicieuses. Elle est toute en elle-même; son âme ne réfléchit plus les objets qui l'entourent, mais les idées qui lui traversent l'esprit. Est-ce le fugitif plaisir de la veille qu'elle regrette, est-ce le doux plaisir du soir qu'elle espère? Elle repasse, peut-être, dans sa mémoire, tous les instants d'enivrement, qui ont passé la veille sur sa vie: ces succès d'amour-propre, cet encens qui a fumé de mille manières autour d'elle; les succès qu'elle se promet de l'occuper pas moins et elle combine, sans doute déjà, les moyens de se les assurer. La fraîcheur

Solitude, le Silence qui l'environne, cette ombre à demi-jour qui tombe sur elle et semble la dérober au monde des Sensations, pour la livrer plus libre au monde des Sentimens, tout ce calme si harmonieux de la pensée qui se balance sur l'aîle de la rêverie, l'avoient appellée à ces douces émotions intérieures, qu'aucune excitation extérieure ne venait troubler. La femme qui toute sa vie fit dans son cœur, rechercher ces doux instants où l'ame se dégage des entraves matérielles du corps, pour se livrer avec délices aux Spiritualisme de ses pensées. tel était l'état de notre charmante anglaise:

quels sont les lieux, les tems, les images chéries,
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries?
Ah! le cœur le devine. En son Secret réduit
Elle évite la foule et redoute le bruit;
Sauvage et se cachant à la foule indiscrète,
Le demi-jour suffit à sa douce retraite.

(Delille.)

Jusqu'ici notre curiosité a été bien peu satisfaite, nos émotions bien peu excitées dans ce triste lieu de folâtreries. Nous en étions presque à regretter les pas que nous avions faits, le tems que nous avions employé, pour le voir.

Mais notre visite devait se terminer par ce qu'il renferme de plus intéressant, de plus curieux, par les lieux terribles où s'exécutaient la justice de ces Seigneurs féodaux, qui ont fait tant maudire le tems où ils vécurent. Nos cœurs allaient frémir à la vue de ces souterrains, où l'on trouve encore tout l'appareil de l'un de ces fameux tribunaux appelés Vehémiques ou Faëmiques, qui forment un épisode si remarquable dans l'histoire du moyen âge, et dont le siège principal était dans la Westphalie ancienne, si bien nommée terre-rouge, comme qui dirait terres de sang. On les appella aussi tribunaux secrets, et lorsqu'ils eurent comblé la mesure de l'infamie, dit un auteur, on leur donna

le titre de tribunaux saints et justes. aucune forme de procédure, par de témoins, un vil délateur, un juge inique, un bourreau féroce, et voilà tout! ces tribunaux se tenoient loin des cours, dans les souterrains des vieux chateaux, et les juges étoient masqués. ce fut charlemagne qui les institua en 803, contre les saxons. ils furent abolis par la diète de Nuremberg en 1438, mais ils subsistèrent jusqu'à l'empereur Maximilien qui les supprima définitivement.

Nous parcourons ces effroyables lieux, sous la conduite d'un joli cicerone, jeune et élégante personne, fille du concierge du chateau, allemande, mais parlant très bien le français.

Dans une tourelle octogone et saillante sur l'aile gauche de la façade qui donne sur la cour d'honneur, autre reste de l'ancien chateau de Philippe-le, est pratiqué l'escalier qui conduit aux souterrains. on y pénètre par une grille en fer d'un travail très riche et très curieux, elle se forme comme un coffre fort

par une serrure à sept pennes mûs par une seule clef. Après avoir parcouru quelques pièces basses éclairées par des fenêtres donnant sur le jardin aux limaçons, on en fait remarquer une entourée de bancs en pierres, que l'on reconnait facilement pour avoir été une chambre de bains. Mais l'on vous dira que ces bains sont de construction romaine. n'en déplaise au joli Cicerone, n'en croyez rien. On se plait ainsi à abuser de la crédulité des pauvres voyageurs, qui se prêtent volontiers aux contes qu'on leur débite, tant ils sont avides de rencontrer des choses qui étonnent leur esprit ou frappe leur imagination. à côté de cette salle de bains, se trouve une pièce où il y a quatre grandes cuves en pierre destinées à contenir les eaux que des conduits dirigent dans les bains. C'est dans cette pièce que l'on se muni de flambeaux pour pénétrer, par des corridors obscurs, dans l'horrible repair de la justice féodale.

Tout-à-coup, une porte d'une seule pierre et de deux décimètres d'épaisseur, roule lourdement sur ses pivots. Vous la franchissez et bientôt vous vous trouvez au milieu de salles obscures, de cachots humides, qui remplissent le coeur d'effroi

et la pensée d'horreur. Vous voyez le puits par lequel on descendait les prisonniers et on leur transmettait leur nourriture, la salle où on les réunissait, plus loin celle où on leur donnait la question, encore armée de crampons, d'emmanchures, de crochets. Il me semble entendre le craquement des os du bailli de Wirth, qui fut torturé à Bade avec ses deux fils. Enfin vous arrivez à celle où s'assemblait l'horrible tribunal. Vous remarquez encore autour de cette salle, les supports en pierre des bancs sur lesquels les juges s'asseyaient, et une ouverture aujourd'hui comblée par laquelle ils s'y rendaient dit-on du vieux château, une porte d'une seule pierre, semblable à celle de l'entrée, la sépare des autres pièces. Cette porte est disposée de manière qu'ouverte pour la salle du tribunal, elle ferme la communication d'une pièce contiguë à cette salle avec un corridor attenant, et ouverte pour celle-ci, elle ferme la port. de la salle du tribunal. Elle est fixée dans de première position par une pierre que l'on fait mouvoir du dedans du corridor à l'aide d'une tige en fer de trois mètres de longueur cachée dans l'épaisseur du mur. C'est dans cet affreux corridor que le condamné était envoyé, pour

donner ce que l'on appellait, par dérision sans doute, le baiser de la Vierge, à une image de cette Dame de bon secours. Mais au pied de cette image adorée, qui semblait leur présager sa délivrance, était une fosse encore existante, recouverte d'une trappe à bascule, et au moment où le malheureux faisait un pas sur cette trappe pour donner le fatal baiser, il était précipité au fond de la fosse, et tombait sur des faux tranchantes qui le hachaient comme chair à pâté. Tout cela se passait sans témoins, sans défenseurs, dans les mystères de la plus sombre obscurité et suivant les haines et les caprices de ces hommes terribles du moyen âge.

Fuyons, quittons bien vite ces lieux d'opprobre et de malheur. Je sens tout mon sang refluer vers mon cœur; le frisson court dans tout mon corps, j'ai la poitrine oppressée... que l'air de la tyrannie est difficile à respirer!... ah! mène-moi dehors. Je respire enfin sans oppressions... Vive la liberté et le Soleil de Juillet! (voyez la note suivante)

Note

sur les tribunaux Véhémiques.

L'Allemagne nous signale une époque bien remarquable dans son histoire, c'est la sombre époque des francs juges et l'affiliation mystérieuse des cours Véhémiques (Suprêmes) entre-elles, inquisition civile, qui au moyen-âge fonctionne pendant deux siècles, et fit l'effroi de tous les pays où ses tribunaux furent établis, en servant aux vengeances de l'aristocratie allemande.

Formes mystérieuses, exercice secret, sévérités dans ses arrêts, promptitude effrayante dans l'exécution, à laquelle rien ne pouvait soustraire, et qui se faisait aux feux du jour ou dans l'ombre des nuits; tout frappait de terreur en elle.

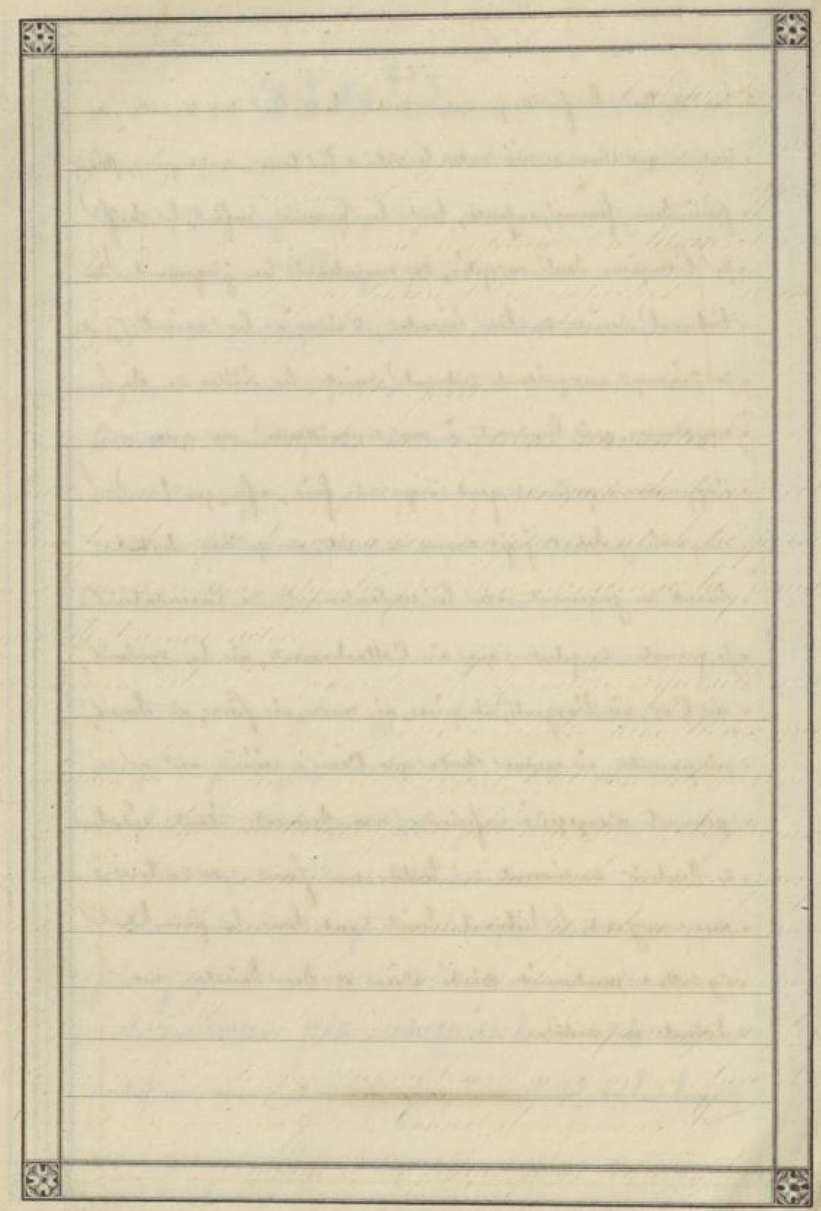
L'Archevêque de Cologne était le grand-maître des francs-juges et pouvait citer à leurs tribunaux des princes de l'Empire qu'ils enrôloient ensuite. L'Empereur était leur chef suprême. C'est lui qui les investissait du droit de vie et de mort, et cependant les sauve-gardes qu'il donnait par fois aux condamnés étoient impuissants à les protéger.

Voici ce que le Pape Pie II, contemporain de cette institution (1458) exprime à son égard. « Ceux qui composent ces sectes et tribunaux s'appelent « Scabini (Echevins, francs-juges). Ils prétendent que leur juridiction « s'étend sur toute l'Allemagne. Ils ont des coutumes secrètes, des « usages mystérieux, d'après lesquels ils exécutent les coupables, « et jusqu'à ce moment personne n'a encore pû découvrir, ni par « la crainte, ni par l'espérance des récompenses, la moindre chose « relative à cet objet. La plus grande partie d'entre-eux reste « inconnue. Ils vont de province en province, tiennent une note « des coupables, portent des plaintes contre-eux en tribunal « secret, et prouvent leurs crimes. Aussitôt les condamnés sont « inscrits dans un registre, appellé le livre de sang, et l'on « charge les francs-juges de la dernière classe de l'exécution « des sentences. Le coupable qui ignore sa condamnation est « mis à mort partout où on le trouve.

Voici le serment exigé de celui qui voulait être reçu franc-juge.

« Je jure d'être fidèle au tribunal secret, de le défendre contre moi-même, contre le feu, l'eau, le soleil, la lune,

« (ses étoiles), le feuillage des arbres, tous les êtres vivants et
« tout ce que Dieu a créé entre le ciel et la terre, contre père, mère,
« frère, sœur, femme, enfants, tous les hommes enfin, le chef
« de l'empire seul excepté, de maintenir les jugements du
« tribunal secret, de les exécuter, d'aider à les exécuter, et
« de dénoncer au présent tribunal secret, les délits de sa
« compétence qui viendront à ma connaissance, ou que
« j'apprendrais par des gens dignes de foi, afin que les
« coupables y soient jugés comme de droit, ou qu'ils soient
« punis au jugement de Dieu le consentement de l'accusateur.
« Je promets de plus, que ni l'attachement, ni la douleur,
« ni l'or, ni l'argent, ni père, ni mère, ni frère, ni sœur,
« ni parents, ni aucune chose que Dieu a créée, ne
« pourront m'engager à enfreindre mon serment, étant résolu
« de soutenir courageusement de toutes mes forces et de tous
« mes moyens, le tribunal secret dans tous les points
« ci-dessus mentionnés. Ainsi Dieu et ses Saints me
« soient en aide ».



INTERIEUR DU VIEUX CHATEAU
A BAADE